

Va en paix, François Dallaire!

André Bastien

Volume 18, numéro 72, automne 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bastien, A. (1973). Va en paix, François Dallaire! *Vie des Arts*, 18(72), 55–58.

*Je m'aperçus que le désir de toute ma vie n'était pas de vivre — si l'on peut appeler vivre ce que font les gens — mais de m'exprimer. Je me rendis compte que jamais la vie n'avait éveillé en moi le moindre intérêt; que tout ce qui m'intéressait, c'est ce que je fais maintenant: quelque chose de parallèle à la vie, qui participe d'elle en même temps, et la dépasse. (Henry Miller, *Tropique du Capricorne*.)*

Il y a les artistes mondains, princes de l'**ego-trip**, affublés d'idées saugrenues qui leur servent de talismans contre l'ennui. Avec force cris et jurons, ils se disent encore capables d'envols et mettent leurs tripes à nu pour faire admirer leurs exercices de style.

Il y a encore les François Dallaire, travailleurs solitaires, inquiets, que hante la

splendeur de leurs plus folles visions. On les voit peu dans le milieu; ils ont une femme, des enfants peut-être, un métier quelquefois... une vie comme tout le monde, quoi!

Haut perché, rue Villeneuve, François Dallaire habite le quartier grec de Montréal, faute d'avoir trouvé mieux ailleurs, mais aussi par nostalgie de l'Europe qu'il vient à peine de quitter. Croyait-il vraiment pouvoir retrouver dans ces rues le charme délicieux des vieilles villes-labyrinthes, le pas alangui des oisifs qui parcourent ces corridors, les terrasses de café qui fleurissent à chaque carrefour? Le froid, la saleté, la puanteur de la ville assiègent son univers, un appartement de cinq pièces clos de toutes parts, fermé à la rumeur populaire et au grondement des autos.

FRANÇOIS DALLAIRE!

ANDRÉ BASTIEN



1. François DALLAIRE dans son appartement du quartier grec de Montréal.

Va en paix,





3



4



5



6

2. *Ma cousine Marguerite*, 1968.
Huile sur bois; 30 po. x 24 (76.2 x 60.9 cm.).
Montréal, Coll. Jean Gagné.

3. *Les trois commères*, 1968.
Huile sur bois;
48 po. x 48 (121.9 x 121.9 cm.).
Montréal, Coll. Maurice Lévesque.

4. *Marie-Chantal*, 1969.
Huile sur bois; 24 po. x 24 (60.9 x 60.9 cm.).
Coll. de l'artiste.

5. *L'Ontarienne*, 1969.
Huile sur bois; 24 po. x 24 (60.9 x 60.9 cm.).
Montréal, Coll. Paule Lévesque.

6. *La Boniche*, 1969.
Huile sur bois; 24 po. x 24 (60.9 x 60.9 cm.).
Coll. de l'artiste.



7. *L'Appui-livre*, 1968.
Huile sur bois; 24 po. x 24 (60.9 x 60.9 cm.).
Montréal, Coll. Rosario Beaudoin.

Pour aller chez lui, il faut grimper au troisième étage d'un vieil immeuble. La porte d'entrée ouvre sur un corridor aseptique. Il conduit au vivoir meublé avec goût: un vieux bahut qui dissimule le bar; deux fauteuils qu'il a dessinés; une chaise berçante achetée à Sainte-Théodosie; un stéréo susurrant la musique de *Il était une fois dans l'Ouest*; sur les murs, des tableaux signés Jean Dallaire: trois ou quatre toiles à la manière des cubistes et, de ce peintre encore, quelques-unes des dernières œuvres, au charme primitif du dessin d'enfants.

Son fils François lui ressemble. C'est un bonhomme dans la vingtaine, aux gestes lents et au regard absent. Il passe facilement pour distrait. Rarement prend-il une part active à la conversation et il sourit maladroitement quand son interlocuteur le houspille pour son manque d'intérêt évident pour les échanges.

Nous vient-il à l'idée de connaître son avis sur un événement qu'il rétorque qu'il ne lit jamais les journaux, pas plus d'ailleurs qu'il ne regarde les nouvelles

télévisées.

— La vie n'est déjà pas assez rose; s'il fallait qu'en plus je m'empoisonne l'existence avec les nouvelles.

Loïn de le laisser indifférent, la détresse humaine, pâture quotidienne des médiums d'information, le remplit de tristesse et de dégoût.

— On ne fait pas cent pieds à l'extérieur sans voir une chose déplaisante. Comment les gens font-ils pour vivre?

Des questions anodines ont un effet corrosif sur la carapace d'indifférence qui masque sa personnalité. Le meilleur moment de sa journée: « trouver Paule, ma femme, couchée à mes côtés, au réveil »; le moment le plus désagréable: « descendre l'escalier pour aller au travail et découvrir la laideur du petit matin »; les gens qu'il admire: « ceux qu'habite une passion »; l'homme à qui il pense ressembler: « mon père... », Jean Dallaire, mort en solitaire dans une petite chambre du Quartier Montmartre, à Paris, qui hurlait dans ses lettres que le Québec était peuplé de barbares.

— Avant qu'il ne reparte pour l'Europe — j'étais très jeune à l'époque — mon père me conduisait souvent à son atelier. Là, il me laissait jouer avec ses pinceaux.

Quand il est parti, je suis tombé comme dans un grand vide. Je ne savais plus que faire.

De ces années lointaines, François Dallaire conserve de son père l'image d'un homme vulnérable, tendre, sensible, une sorte de monstre sacré à qui tout était permis, y compris mourir de faim pour se consacrer à sa peinture.

— Lui disparu, j'ai suivi mon frère aux Arts Appliqués.

D'instinct, François Dallaire aurait peut-être opté pour les Beaux-Arts, mais tout dans sa vie concourait à lui faire répudier cette option. Il se consacra quatre ans au design industriel — où il excella — avant de se rendre en Europe poursuivre des études en graphisme.

Qu'il peigne ou qu'il exécute un travail graphique, on retrouve dans ses œuvres la même pureté dans le trait, la même sobriété dans l'exécution. Les rares critiques, venus scruter, à la galerie de la Société des Artistes Professionnels du Québec, en février dernier, les œuvres de ce jeune premier, se sont plu à noter l'influence du graphisme dans l'œuvre de Dallaire. A l'époque où furent peints les tableaux présentés l'hiver dernier, François Dallaire ignorait encore tout du graphisme.

Il se dégage de sa peinture un désir de heurter — l'Ontarienne, Pepsi, Je me souviens. « Regardez, nous dit-il, vous êtes ainsi. » Là pourtant où François Dallaire dénonce une certaine manière de vivre, le spectateur découvre le tragique de cette façon d'être.

Toutes les toiles présentées lors de cette exposition sont datées de la fin des années 60. Il explique ce long silence en arguant que ses études puis, maintenant, son travail de graphiste lui ont pris tout son temps.

Ces raisons, François Dallaire, expliquent-elles vraiment ton silence? Et qu'importe d'ailleurs, puisque tu aimes par-dessus tout Paule; puisque malgré tes propres incertitudes, tes propres angoisses, tu essaimes la beauté en tous lieux pour que nos matins soient moins gris; puisqu'un jour, s'il te reste quelques heures de liberté vraie, tu exprimeras dans la solitude de ton atelier nos rêves les plus fous, nos espoirs les plus grands... Va en paix, François Dallaire!

Graphiste, designer industriel et dessinateur d'architecture, François Dallaire est, de surcroît, un peintre dont les œuvres ont été exposées récemment à Montréal: à la Casa Loma, dans le cadre des *Moins de 35*, et à la galerie de la Société des Artistes Professionnels du Québec.

VA

English Translation. p. 99